

Historia 101

Stéphane Michaud

Number 236, March–April 2005

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/47979ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Michaud, S. (2005). Review of [Historia 101]. *Séquences*, (236), 16–16.



HISTORIA 101



De tous les genres cinématographiques qu'un compositeur de l'écran ait l'opportunité de pouvoir musicaliser (et pour lequel j'ai toujours eu un gros penchant discographique !), le drame historique est celui qui représente sans doute le plus grand défi. Non seulement le musicien s'efforce-t-il de concevoir un enrobage sonore propice au complément — ou à la simple illustration — des différents événements et émotions de toutes dimensions qui le constituent, mais encore doit-il s'exécuter en recréant ou, du moins, en évoquant auditivement la période où se situe l'intrigue, de façon à rendre cet enrobage crédible. Ce qui exige de lui, en dehors d'un grand flair dramatique, une culture certaine, et beaucoup de malléabilité afin d'ajuster ces exigences de nature temporelle à son écriture propre. Je ne parle pas ici des ersatz pseudo-symphoniques et souvent anachroniques d'un Vangelis (*1492, Alexander*) ou d'un Hans Zimmer (*Gladiator, King Arthur*), ou des nombreux emprunts fort à propos de pièces du répertoire classique, parfois exploitées à des fins diégétiques (*Elvira Madigan, Mort à Venise*), mais plutôt de ces artisans inventifs et complets dont le style purement orchestral se prêtait d'emblée au genre, et qui ont fini par s'en faire une spécialité, tels Georges Delerue (*La Révolution Française, Black Robe*), Alex North (*Spartacus, Cleopatra*) ou même John Barry (*The Lion in Winter, Mary Queen of Scots*)...

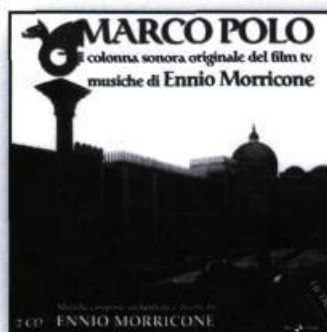
Stéphane Michaud



MA NOUVELLE-FRANCE

Le dernier long-métrage de Jean Beaudin a, chose certaine, fait l'unanimité, les critiques québécois condamnant sans appel cette bluette coûteuse et insipide qui commettait le péché mortel de ne rien expliquer d'un des épisodes les plus marquants de l'histoire de

la nation canadienne-française. Et tous sans exception ont pointé du doigt la prodigue et soi-disant grandiloquente musique de Patrick Doyle, la décrivant avec une hargne sans précédent dans les médias francophones. Faut-il voir dans cette attaque en règle un banal chauvinisme (le compositeur, ô sacrilège, étant britannique !), l'habituelle dénégation de l'approche traditionnelle héritée du système américain (un synthétiseur aurait fait l'affaire !) ou, plus vraisemblablement, cette phobie, cette aversion innée, cette incompréhension fondamentale que nous avons par ici de la chose symphonique à l'écran ? Quoi qu'il en soit, la partition expansive de Doyle, du moins sur disque (Filmtrax CK81198, 54:53), vaut infiniment plus à mon humble avis que ce genre de sarcasmes biaisés et lapidaires... Écrite pour un large ensemble où les cordes s'offrent la part du lion, la partition de *Nouvelle-France* s'avère beaucoup moins monothématique qu'on ose le prétendre, soulignant l'action, comme toujours chez ce compositeur, avec un mélodisme assumé et un métier sûr, certaines pages plus enlevées (« Le Destin de Marie-Loup ») renvoyant directement à ses fabuleuses contributions aux adaptations shakespeariennes de son ami Kenneth Branagh (*Henry V, Hamlet*). Admirablement orchestrée et enregistrée, interprétée avec empathie par des musiciens praguais, voilà une partition à l'écoute parfaitement enivrante, la meilleure de Doyle depuis des années, Céline Dion ou pas, et qui méritait sûrement mieux que ce film bancal... et cette pluie d'injures ! Il reste à espérer que celle-ci sera un jour réhabilitée au sein de notre cinématographie et, pour les bonnes raisons cette fois, passera... à l'Histoire.



SUR LA ROUTE DE L'ORIENT

Les amateurs ont eu le grand bonheur récemment de voir enfin débarquer, directement d'Italie, une édition audionumérique double de ce que d'aucuns considèrent comme l'une des compositions les plus lyriques et mémorables du très prolifique Ennio Morricone,

Marco Polo (TV, 1982), somptueuse miniserie sur le célèbre explorateur vénitien du 13^e siècle réalisée par Giuliano Montaldo, pour lequel le *maestro* romain, il faut bien le dire, n'a jamais donné que le meilleur de lui-même (*Sacco & Vanzetti, Gli Occhiali d'Oro*). Visiblement inspiré par son sujet, Morricone, sans négliger quelques panoramas plus spectaculaires, a concocté une partition largement introspective, sorte de délicat poème méditatif et vibrant, reflet de la solitude et de l'innocence de l'idéaliste personnage principal, tirant le maximum des timbres surannés de la flûte à bec et du violon nostalgique et frissonnant du soliste Dino Ascioffa... sans oublier les quelques séduisantes vocalises d'une autre précieuse collaboratrice régulière, Edda Dell'Orso. Disponible par les canaux spécialisés, cette intégrale de *Marco Polo* (RAI Trade FRT 405, 136:05), initiative de l'estimé producteur italien Claudio Fuiano, présente la partition pour la première fois par ordre chronologique, augmentant le réenregistrement discographique de 1982 (Arista AL 8304, 54:33), aux bandes maîtresses excellentement préservées, de nombreuses pièces inédites, majoritairement des variations sur les mêmes thèmes, quoique de sources plus douteuses... Malgré tout, l'on ne saurait se priver de ce joyau magique et intemporel dans la surabondante et inégale filmographie de Morricone, que mon prédécesseur et mentor François Vallerand avait si brillamment encensé à l'époque dans ces mêmes pages...

À suivre...